

LES KAFIRS KALASH. UNE MINORITE AU CŒUR DU MONDE MUSULMAN

Yves le Sidaner est militant de l'éducation populaire, notamment au sein de l'Amicale laïque de Saint Briec, qu'il a présidé durant dix ans. Il est aujourd'hui président de la Ligue de l'enseignement des côtes d'Armor et président de la Ligue de Bretagne. Il a vécu 18 mois dans les hautes vallées du Pakistan, de 1973 à 1975, dans le pays Kalash, et a rédigé, à la suite de ce séjour, une thèse de Doctorat, soutenue à l'Université de Tours : « Les relations sociales chez les Kafirs Kalash du Nord Pakistan ». Elle porte sur une approche ethnographique de la réalité Kalash, sur ses racines, mais aussi sur les forces qui entraînent changements et évolutions dans une société traditionnelle. Depuis près de 50 ans, il suit l'évolution de la société Kalash. Il a rédigé la présente étude en février 2022. Cette étude dressant un bilan du combat des Kalash pour préserver leur culture en l'adaptant au monde moderne. Les photos qui l'accompagnent sont de Yves Le Sidaner.

Les Kalash ? Une population de 4000 personnes, isolées dans les vallées himalayennes du Nord Pakistan, dans la région de Khyber-Pakhtunkhawal, district de Chitral, le long de la frontière afghane. Les « Kafir » Kalash, disent les musulmans, car sont Kafir ceux qui ne pratiquent pas les préceptes de l'Islam. Au Pakistan, pays de 220 millions d'habitants, République islamique, fondée en 1947 pour accueillir les musulmans vivants dans l'empire britannique des Indes, quel peut être le destin d'une si petite population, qui se distingue par ses particularités culturelles, linguistique et religieuse ?

Depuis près de 50 ans, nous observons l'évolution des Kalash, confrontés à l'expansionnisme de l'Islam, mais aussi à l'évolution du monde occidental, à l'accroissement des échanges, et dans ce coin du monde, à des tensions géopolitiques dont les braises arrivent jusqu'au plus profond des vallées. En 1977, en conclusion d'une étude anthropologique, alors que la société Kalash était encore très empreinte de ses traditions, trois hypothèses sur ce que pourrait devenir la société Kalash étaient évoquées :

La disparition totale de la culture Kalash, absorbée par les mondes environnants, une sorte d'intégration progressive ou non à l'ensemble Pakistanais et Musulman, une « folklorisation » qui consisterait à ne garder que la surface des choses, les danses, les costumes, mais sans les fondements culturels de cette société. Un dynamisme sociétal basé sur un attachement aux racines de la tradition, qui restefidèle aux principes tout en arrivant à intégrer les évolutions imposées par le monde contemporain.

Où en sont-ils, cinquante ans plus tard ?

1- LES TROIS VALLEES :



Il y a encore quelques années, arriver dans le district de Chiral, et dans les trois vallées de Birir, Bumboret et Rumbur, n'était pas une mince affaire. Il faut bien imaginer le paysage pour le comprendre. la vallée de Chiral est dominée par le TIRICH MIR, plus haute montagne de l'Hindou Kuch, à 7708 m d'altitude, et entourée de sommets à plus de 5000 et 6000 m .Un réseau de vallées, profondément creusées par les torrents, découpe les flancs montagneux, attaqués chaque année par les pluies, les éboulements, les mouvements de terrain. Leshommes se sont installés là, entre 1500 et 3000 m d'altitude, sur les replats où ils peuvent construire les villages et cultiver la terre.

Ce pays instable est habité depuis longtemps, sans doute plus de 2000 ans, et les hommes y ont développés des cultures particulières à chaque vallée. Avant le XIX^e siècle, toute cette partie de l'Hindou Kouch était occupée par des peuples païens, non musulmans. Le Kâfiristân occupait alors tout le Nord Est de l'actuel Afghanistan, ainsi que les vallées du Nord Pakistan. Réputées dangereuses, farouches et guerrières, les populations de ces contrées si difficiles d'accès n'incitaient pas les colons britanniques à venir s'y frotter. Les peuples du Kâfiristân pouvaient donc pratiquer librement leurs coutumes et leurs religions avec fort peu de contacts avec l'extérieur.

Mais la définition de la ligue Durand, qui marquait les limites Ouest de l'empire des Indes, incita l'Emir Abdur Rahman Khan, alors homme fort de l'Afghanistan, à annexer par la force ce pays d'infidèles, qui semble-t-il menaçaient le bon ordre des choses. Après quelques massacres et exodes, il annexa le pays en 1896 et l'intégra au monde musulman en forçant la population à se convertir et en le rebaptisant « Nouristan » : le pays de la lumière.

Peu à peu, la religion traditionnelle fut interdite, puis disparut, remplacée par l'Islam, sauf dans les vallées Kalash, côté pakistanaï, alors intégrées à l'empire des Indes : Le départ des Anglais, en 1947, ne changea guère la vie des hautes vallées. On sait aujourd'hui, par les analyses linguistiques et génétiques, que les habitants des vallées ont peu bougé, et ont eu peu de

contacts avec l'extérieur. Certaines théories, qui apparentaient les Kalash à des descendants des soldats d'Alexandre Le Grand, ne sont plus aujourd'hui recevables.

C'est bien le relief qui a protégé la culture Kalash, héritière des traditions de tout l'Hindou Kush. Il y a peu disions-nous, il fallait pour arriver dans la vallée de Chitral franchir le col de Lawari, à près de 4000 m; route périlleuse et enneigée durant 6 mois chaque année. Autant dire que les contacts étaient rares entre les hautes vallées et la plaine de PESHAWAR. Mais les choses évoluent et un tunnel a été ouvert sous la Lawari pass en 2019, après 10 ans de travaux. Cette route accentuera-t-elle les changements intervenus dans les vallées depuis 50 ans?

2-LE PAYS DES PURS:



A partir de la rivière de Chitral, la KUNAR, on distingue à peine, sur la rive ouest une étroite ouverture : c'est l'entrée vers le pays des infidèles. Elle se prolonge par un long défilé puis s'élargit, ouvre sur des replats où sont posés quelques villages faits de maison en bois, et entourés de champs cultivés. Les premiers habitants rencontrés ne se distinguent en rien de ceux rencontrés jusque-là. Ils sont vêtus de tuniques, la tête couverte du bonnet de laine que l'on retrouve dans toutes ces montagnes et en Afghanistan. Les femmes portent aussi ces tuniques qui cachent le corps, et ont la tête entourée d'un foulard. Ce sont des Cheik, des Kalash convertis à l'Islam... Car la pression est forte ! Economique ou religieuse, les mollahs ne sont jamais en reste pour convaincre un Kalash d'abandonner sa religion polythéiste...

Puis un peu plus loin, apparaît une femme avec une coiffe de coquillage, une robe noire, des colliers colorés : on est au pays des purs ; on est chez les Kalash. Un Kalash est tout au long de l'année et tout au long de sa vie à la recherche de la pureté, par les comportements, des pratiques, des rites, qui sont dictés par la tradition: s'il est pur il sera un Kalash, et appartiendra ainsi à la communauté. Est pur celui qui respecte la « dastur », c'est à dire l'ensemble des règles qui régissent la société : les comportements, les rituels : la « dastur » a été définie par les Dehar, ces Chamanes qui tout au long de l'histoire, aux cours de transes intervenant durant les grandes

fêtes ou les grands rassemblements, transmettent la parole des dieux, leurs volontés, leurs souhaits. La culture Kalash, de tradition orale, garde la mémoire des paroles des Dehars en les rappelant à chaque cérémonie. C'est le rôle des Khasi, ces sages anciens et respectés, de garder la mémoire des faits anciens, de la rappeler au cours de longues diatribes écoutés par tous. Ainsi se transmet la tradition et une connaissance collective et partagée.

Le moment déterminant se situe au cœur des fêtes du Chomuss, 15 jours de fêtes à l'occasion du solstice d'hiver. Au cœur de l'hiver, alors que les jours sont au plus courts, la vallée est fermée, interdisant à tout étranger de parcourir les chemins ou d'entrer dans les maisons. Quinze jours de danses, de rituels, de festins : c'est la grande fête annuelle, mais aussi le moment symbolique où la vie renaît, et où chacun se lave des impuretés cumulées tout au long de l'année.

Tous les éléments de la fête collective se retrouvent pendant le Chomuss: les repas offerts par les plus riches, les grands festins arrosés de vin, les hommages aux hommes disparus, les danses où hommes et femmes se lancent des défis sexuels, un carnaval où les hommes et les femmes inversent les rôles. Face à adversité, au changement, aux menaces que comporte la nature, au voisinage hostile des villages musulmans, la communauté se resserre, se rappelle ses racines et ses principes. Khodai, le dieu suprême et créateur, est lointain et ne vient pas se rapprocher des hommes. On peut penser qu'il est inspiré du dieu unique et tout puissant des religions monothéistes. C'est Balemain, un dieu puissant mais plus proche, plus accessible aux hommes, qui vient au moment du Chomuss saluer les habitants des vallées.

Au-dessus des villages, les sanctuaires à ciel ouvert représentent les lieux de culte aux dieux du panthéon Kalash. Sagigor, Mahandeo, Jestak, Kushumai : l'un est un dieu guerrier, protecteur du territoire, l'autre protège les populations, un autre les familles, ou les récoltes. On compte dans le panthéon Kalash une dizaine de dieux, tous protecteurs et porteurs des prières humaines, sans compter les Suchi, fées qui hantent les sommets montagneux. Des statues de bois sculptés, aux formes de soldats ou d'animaux, représentent les divinités. Les hommes (et jamais les femmes), s'y rassemblent et prient leurs dieux, pour qu'ils viennent à eux, pour qu'ils s'approchent par la colonne odorante de fumée de genévrier. Alors est tué le bouc, dont le sang est jeté au visage. C'est ce sang surnaturel qui élève les hommes assez haut pour être admis dans la communauté Kalash.

En vérité, si les fêtes du solstice d'hiver sont les plus importantes, pour leur caractère sacré, communautaire et festif, le calendrier Kalash regorge de rendez-vous autour de la danse, rythmés par les percussions, les festins, les rites religieux et les éloges faits aux ancêtres. Tous marquent une étape dans le rythme des saisons: c'est le Djoshi, qui célèbre le printemps, puis le Nela, qui fête le départ des troupeaux vers les pâturages, l'Utchao qui protège les récoltes...

3- DES ELEVEURS CULTIVATEURS:

Les vallées même sont marquées par une géographie du pur et de l'Impur, tout comme les activités économiques. Le bas des vallées tend à l'impur, avec ces contacts avec l'étranger, ces modes de vie qui ne respectent pas la tradition. Puis en allant vers les hauteurs, les lieux gagnent en pureté, pour atteindre les pâturages d'été, puis les hautes montagnes habitées de fées et d'animaux sauvages, comme le markhor, voire la mythique panthère des neiges.

Les Kalash sont avant tout des éleveurs de chèvres. L'hiver, les troupeaux sont à l'abri dans les villages, l'été ils partent dans les pâturages, menés et gardés par de jeunes bergers, dont la pureté garanti la qualité et la quantité du fromage qui nourrira les villages durant l'hiver. D'autres animaux sont élevés dans les villages : moutons, bovins, volailles, mais principalement confiés à l'attention des femmes: si on accepte l'utilité de ces troupeaux, on ne les aime pas, et seuls les

chèvres et les boucs disposent d'une force symbolique.

Dans les champs, dont l'irrigation est assurée à partir du torrent, on cultive du blé, du maïs, des légumes, et les arbres, noyers, mûriers, abricotiers, donnent des fruits consommés immédiatement ou séchés pour les mois d'hiver. Et bien sûr il y a la vigne, dont on tire le vin après avoir pressé les grains en piétinant dans des cuves en bois, et conservé le liquide jusqu'au Chomuss. Fascination pour les musulmans pour qui l'alcool est interdit.

Dans les années 70; alors que l'économie des vallées gardait son équilibre traditionnel basé sur l'auto production et sur l'échange, il n'y avait pas de signes de misère : La richesse était faite de la surface des terres possédées et héritées du clan, de la maîtrise des pâturages, de l'étendue du troupeau et du nombre d'arbres donnant du bois ou des fruits. Système assez stable, parfois perturbé par les intempéries, comme la fonte des neiges ou des pluies abondantes gonflant un torrent, emportant une partie des champs vers le bas des vallées.

Les ressources des vallées fournissaient de quoi nourrir les habitants des villages, sans manques et avec peu d'excédents. Les différences de richesses entre clans étaient compensées par l'obligation pour les plus riches de redistribuer récoltes et nourriture lors des fêtes, leur permettant de bénéficier des éloges des Khasi et d'en tirer de la gloire. Cependant, dans les années 70 les premiers signes d'une évolution économique se laissaient percevoir. Certains allaient à Chitral pour y travailler, le négoce avec les musulmans nécessitait l'usage de la monnaie... En bref, les roupies pakistanaises apparaissaient, annonçant une mutation dans les échanges et les équilibres économiques.

4-LA PLACE DES FEMMES :



Tout au bas de la vallée, à l'écart des villages, le long du torrent, protégée par des grands arbres est la Bashalini, une petite maison de pierre et de bois: la maison des femmes, qui appartient à

la communauté tout entière. La maison est vétuste, sombre, et n'y entrent qu'un minimum d'objets. Seuls les jeunes enfants et les femmes peuvent y entrer, voire l'approcher ; C'est là qu'elles doivent se rendre lorsqu'elles ont leurs règles, qu'elles mettent au monde un enfant, ou qu'elles souhaitent se mettre à l'écart du village. Le lieu est terriblement impur, car les femmes sont souillées par ce sang qui vient de leur corps, sans l'intervention des humains ou d'une divinité, comme c'est le cas du sang purificateur des sacrifices debouc.

Pourtant, dans cette maison au cœur impur, existe une représentation divine, Tuchalaï, à qui on demande d'être purifiée avant de retrouver la communauté. Cette institution, la Bashalini, est un marqueur essentiel pour comprendre le rôle des femmes dans la société KALASH : cette impureté dont elles sont frappées ouvre aussi un espace de liberté, leur permettant de s'extraire de la collectivité et de créer une communauté des femmes, solidaire et active.

Au quotidien, les femmes s'activent dans les villages; tenue des maisons, soin aux enfants, tissage sur des grands métiers appuyées sur le mur du domicile. Elles assurent l'irrigation des parcelles, récoltent les légumes ou les fruits, s'occupent des animaux... Impures elles sont, donc chargées des tâches les moins nobles, mais libres aussi, cadrées par la règle commune, mais non soumises. Cette liberté se ressent dans leur costume, ces grandes robes de laine, ces colliers très colorés, ces coiffes couvertes de cauris, ces bracelets qui ornent les poignets. Elle est aussi dans leurs attitudes dans les villages, ou lors des fêtes, par leurs danses et leurs chants, avec ces regards qu'elles ne baissent jamais.

Le système social est fondamentalement patriarcal et patrilinéaire. Les clans sont de grandes familles issues d'un même ancêtre, dominées par le « gaderack », l'homme le plus âgé. Ces clans structurent le fonctionnement de la société et les règles d'échanges, dit exogamiques. Un conseil des sages, qui regroupe les chefs de chacun des clans, dispose de tous les pouvoirs sur la vie des vallées. Il prend ses décisions en fonction de ce que ses membres savent de la tradition. Aucune de leurs décisions ne peut être contestée. Le pouvoir est là, entre ces hommes âgés et respectés, ces chefs de clan qui dirigent et arbitrent.

Sous l'autorité des chefs de clan, les mariages sont acceptés s'ils respectent les règles de la parenté : Un homme ne peut prendre femme dans son clan, ni dans le clan de sa mère, et l'interdit d'inceste est étendu à la famille de sa grand-mère paternelle. Une femme pourra rencontrer un homme s'il appartient à d'autres clans que les siens. Cet interdit d'inceste est une règle absolue, et son non-respect entraîne l'exclusion immédiate.

Les jeunes sont mariés très tôt, scellant une alliance nouvelle entre clans. La précocité dans les relations sexuelles est largement partagée, et il est rare qu'une jeune fille se rendant à la Bashalini pour la première fois soit encore vierge. Il existe chez les Kalash une grande liberté sexuelle, à condition que la règle fondamentale soit respectée. Pour les hommes comme pour les femmes, la fidélité n'est pas un impératif, pourvu que les relations extra conjugales soient discrètes. S'il est très facile pour un homme de divorcer, c'est aussi possible pour une femme, à condition que son nouveau conjoint paye une double dot.

Au village, les femmes sont en charge des tâches jugées moins nobles: elles s'occuperont des moutons, des vaches, car on aime moins ces animaux, feront des récoltes, tisseront les toiles sur les métiers adossés au mur des maisons, et partageront, entre elles, amies et voisines, avec une grande gaîté, expériences et secrets.

5- LES PREMIERS CHANGEMENTS :

Dans les années 70 apparaissent les premiers changements dans des vallées jusque-là largement préservées de tous contacts avec un monde extérieur. Ce sont des petits signes, des objets, des comportements, qui montrent que des influences extérieures commencent à grignoter les équilibres traditionnels. Jusque-là inutile, la monnaie commence à faire son apparition, notamment pour

permettre les échanges avec les musulmans du bas des vallées: Il faut leur acheter du riz, des tissus, un peu de matériel pour les maisons ou le bétail: Le troc traditionnel ne permet pas ces échanges, qui se font sur les bazars d'Ayun ou de Chitral. Alors les anciens permettent à des jeunes de partir travailler à l'extérieur, à Chitral, à Peshawar ou Karashi. Ils reviennent avec des roupies, et quelques objets symbolisant la modernité: les lunettes de soleil, un poste de radio, ou une paire de jumelles.

Les anciens étant conscients que c'est éduqués que les jeunes trouveront une place dans la société, et qu'ils défendront avec de meilleures armes les intérêts de la civilisation Kalash, accordent le droit pour certains jeunes de partir à l'école à Chitral. Ils y apprennent, dans des écoles où l'enseignement se fait en langue Urdu, les bases du savoir, et les principes du Coran...

L'État pakistanais a sa propre organisation dans laquelle l'autorité des chefs de clan n'est pas institutionnalisée. En 1969, il est mis fin au régime princier qui est remplacé par un district, instance politique locale. La communauté Kalash y est représentée par trois « mimbar » membres de cette assemblée. Désignés par les anciens et nommés par le pouvoir central, ces « mimbar » sont les représentants officiels des vallées : contacts avec les autorités, l'armée, les représentants de l'État pour qui ils sont les seuls interlocuteurs. C'est par eux que passent les projets de nouvelles routes, de dispensaires ou d'écoles.

Car l'État pakistanais mène une politique de protection des minorités, qu'elles soient religieuses ou ethniques; et agit parfois contre les abus des musulmans voisins. C'est ainsi qu'est apparue l'affaire des arbres, noyers et mûriers. Des musulmans des villages, abusant de l'indifférence des Kalash pour l'argent, leur ont acheté pour quelques roupies de nombreux arbres fruitiers, importants pour l'économie traditionnelle. Rapidement, les anciens, se rendent compte qu'il y a une spoliation, et se plaignent auprès des autorités de Chitral. Ils doivent entreprendre des démarches, intenter un procès. Maintenant citoyens pakistanais, ils peuvent faire appel à la justice de ce pays. Défendus par des jeunes Kalash formés dans les écoles pakistanaises, ils finiront, après de longues années de procédure, à avoir gain de cause.

Ces années 70/ 80, par le développement des moyens de transport, voient aussi beaucoup de monde passer par Rumbur, Bumboret et Birir. Des anthropologues français, anglais, américains, passent de longs mois pour étudier la culture Kalash, des photographes, des cinéastes, font connaître au monde l'existence et la richesse de cette civilisation perdue dans l'Himalaya. Cela amène un peu de tourisme international. Quelques tour-operators spécialisés dans le trek en montagne ou dans la découverte de minorités programment un passage par le pays Kalash: des gest-house se créent, et quelques roupies sont données en échanges de danse et de chants, ou aux jeunes parlant anglais, pour un peu de guidage. Les Kalash intriguent et interrogent scientifiques et visiteurs.

Cette période voit aussi des gens de la plaine visiter les vallées : Un peu de curiosité, parfois malsaine : les musulmans des plaines s'intéressent d'un peu près à ces gens qui boivent du vin, et à ces femmes non voilées qui dansent pour eux. Cette situation a un avantage : elle développe un intérêt pour les particularités Kalash qui les protège en partie des tentatives de conversion à l'Islam lancée par quelques mollahs.

6- LES ANNES NOIRES :

En 1979, le régime soviétique décide d'envahir l'Afghanistan et de faire la guerre aux moudjahidin. Il en résultera près d'un million de morts et trois millions de réfugiés, dont beaucoup se retrouvent au Pakistan et certains à Chitral. Les vallées Kalash se retrouvent au point de rencontre entre les grandes puissances, le Pakistan étant soutenu par les États-Unis pour résister à la pression soviétique. Finis le tourisme, les visites extérieures. Le pays devient un point de tensions internationales, se referme, et tout le monde se désintéresse des Kalash,

Situées en bordure immédiate des frontières afghanes, les vallées Kalash ne pouvaient qu'être touchées par les événements de guerre et de conflits qui s'y sont déroulées : pour fuir la guerre, des centaines de milliers de Nouristanis, de Panshiris, d'Afghans, sont passés par les vallées pour se réfugier à Chitral, ou dans les vallées plus lointaines. Choc pour des musulmans parfois intégristes, de rencontrer ainsi des kafirs, vivants librement leur religion animiste, et laissant leurs femmes circuler le visage découvert. Il prit à certains l'envie d'intervenir, les forcer à la conversion, mais les tensions locales, les urgences les incitèrent à satisfaire d'autres priorités. Curieusement, on peut penser que c'est cette situation internationale confuse et troublée qui a protégé les vallées. Qui, dans cette période, se préoccupe vraiment d'une population de 4000 personnes ?

Pourtant, les temps sont particulièrement troubles : cette frontière avec l'Afghanistan est une zone de non-droit, où dominent des groupes armés, des factions non contrôlées par les pouvoirs en place, et que nous regroupons sous le terme de Talibans. Si les conflits les plus durs entre l'armée officielle et Talibans se déroulent plus au Sud, des échauffourées ont aussi lieu dans les vallées Kalash. On vient leur voler du bois, ou un berger est assassiné dans sa bergerie et son troupeau volé. Un raid a aussi consisté à détruire des vignes, pour empêcher les paysans Kafir de faire du vin.

Alors que les tensions internationales se détournent de l'Hindou Kush, et que les vallées sont à nouveau accessibles, un autre danger menace : Si les Talibans ne réussissent pas à convertir les kafirs à l'Islam, d'autres musulmans s'intéressent à ces kafirs : ils viennent à nouveau des villes assister aux fêtes païennes, observent avec attention et envie ces kafirs qui dansent et chantent, boivent du vin et laissent leurs femmes rire en public, danser, chanter et fixer les hommes dans les yeux. Ceux-là n'hésitent pas à laisser quelques roupies contre une danse ou un chant, voire quelques verres de vin, pourtant interdit par l'Islam, reprenant une relation trouble avec les Kalash.

Monétarisation de certains rites, désacralisation des rituels, apport de nouveaux comportements : les risques entrevus d'une folklorisation et d'une destruction progressive des structures traditionnelles sont bien là, d'autant que l'État pakistanais entend faire profiter à tous ses citoyens des mêmes avancées, et souhaite être présent dans ces provinces de l'Ouest qui échappent à son contrôle. Il construit des écoles (la classe se fait en urdu) des dispensaires, les accès sont améliorés, la Bashalini est reconstruite pour améliorer son hygiène. La modernité est en marche, avec son lot d'uniformisation, d'effacement des différences et des cultures minoritaires.

7-LE SURSAUT :



Un signe particulièrement visible des évolutions porte sur le vêtement des femmes. Parce qu'elles ont maintenant un peu d'argent pour acheter du tissu, elles passent moins de temps au métier à tisser, et achètent des tissus de couleur vive pour en faire des robes ; les colliers qui étaient de couleur rouge, sont maintenant très abondants et de toutes les couleurs ; jaunes, oranges, bleus, verts. Elles portent de moins en moins la kupass, large coiffe de laine tissée et décorée de coquillages, sauf pour les grandes fêtes, mais la shushute, un bandeau de tissus qui entoure la tête, et qui est couverte de perles achetées au marché. Plus commode, et aussi plus photogénique pour les gens de la plaine qui viennent à Rumbur ou Bumboret.

Tout est à l'avenant: les hommes partent travailler dans les villes, ou arrivent à développer un business localement, les constructions se modernisent, et des infirmiers passent pour la vaccination ou les soins urgents, alors qu'il n'y a plus de Dehar ni de chamanes, qui, lors des transes, transmettaient la volonté des dieux. Ces dieux qui protégeaient les vallées et leurs habitants, qui par l'intermédiaire des chamanes et des anciens dictaient la tradition, ces dieux abandonnent les Kalash. Pourtant, il y a dans la culture Kalash une forme de résistance, d'attachement très marqué à la tradition qui commence à se faire sentir dans les années 80 : la menace est forte, mais quelques initiatives engagent un mouvement de préservation de la culture.

Certains jeunes, qu'ils soient formés dans les écoles locales, ou, pour certains à l'université de Peshawar, commencent à agir pour défendre leurs vallées. Restés attachés à leur culture, aux fondements de la tradition Kalash, et à l'autorité des anciens, ils commencent à en mesurer l'intérêt universel, révélé par les multiples enquêteurs, qui, un calme relatif revenant dans cette partie du monde, revisitent à nouveau les Kalash.

Ces jeunes, formés au droit, informés des droits des minorités dans la constitution pakistanaise, œuvrent pour défendre leurs particularismes en utilisant des armes qu'ils apprennent à maîtriser. Ils osent monter des dossiers, plaider, notamment devant les tribunaux de Chitral et de Peshawar pour faire reconnaître les Kalash comme une minorité. Après bien des aléas, la haute cour de justice de Peshawar leur reconnaîtra le statut de « groupe ethnique et religieux particulier », en avril 2017.

Une autre initiative permettra un rebond de la culture Kalash: elle vient d'un mythe celui de la filiation des Kalash avec les soldats d'Alexandre Le Grand, et de lointaines origines grecques. Cette légende, maintes fois rapportée, a eu le mérite d'attirer l'attention d'une fondation et ONG grecque, les « greek volunteers », qui apportera des moyens importants dans la vallée, grâce notamment à

son correspondant sur place, Athanassio Leroumis, qui y a vécu près de trente ans. Cette fondation a contribué à créer un alphabet puis une écriture du kalasha, a financé des écoles en Kalasha et un hôpital puis un vaste centre culturel : le Kalasha Dur Museum. Créé à Bumboret, ouvert en 2005, il présente 1200 objets qui évoquent la culture traditionnelle Kalash, avec une richesse ethnographique incontestable. De plus les « greek volunters », grâce à des financements du gouvernement grec, ont créé dans ce centre des lieux de formation pour les jeunes Kalash, afin d'en faire des instituteurs ou des infirmiers, qui ensuite, interviendront dans les villages.

Travail remarquable, mais qui suscite quelques jalousies et l'ire de Talibans (ce mot fort imprécis désignant ici un groupe d'Afghans incontrôlés). Un groupe est venu d'Afghanistan, en 2009, pour enlever Athanassio Leroumis, et demander une rançon de deux millions de dollars pour le libérer. Retenu plusieurs mois au Nouristan, après une grande émotion internationale, le Grec sera finalement libéré sans rançon, après de longues négociations officielles, puis d'autres plus mystérieuses menées par des émissaire kalash partis dialoguer avec les ravisseurs. Cet épisode douloureux, qui montre combien l'instabilité règne sur ces régions, eu pour conséquence le départ de l'ONG « greek volunters », et de leurs aides financières, mais aussi une nouvelle mobilisation des autorités pakistanaïses soucieuses de mieux défendre leurs frontières, mais aussi d'intégrer les minorités à l'ensemble national.

Sous la pression de Kalash éduqués, en collaboration avec les juristes, un rapport est rédigé en 2012 par la commission nationale des droits humains, qui reconnaît la culture Kalash et recommande des mesures de protection, ce qui s'ajoute aux décisions prises par le tribunal de Peshawar. Suite à ces initiatives, le gouvernement rédige un dossier de candidature à l'UNESCO pour faire reconnaître la culture Kalash au rang de patrimoine mondial de l'Humanité.

C'est avec une grande intelligence qu'en 2018 l'UNESCO classe le «Suri Jaged » au patrimoine immatériel de l'humanité. Littéralement, le «Suri Jaged », c'est la course du soleil : le rythme des saisons, le départ des troupeaux aux pâturages ou les dates de récoltes: c'est ce qui détermine la date des fêtes et des festins, qui marque les étapes de la vie collective. C'est la racine même de la culture Kalash. C'est la reconnaissance du pouvoir et de la connaissance des anciens, les Khasi, qui, de tout temps, ont su lire dans un rayon de soleil sur une colline, dans l'ombre d'un arbre, dans l'heure du lever du soleil, les étapes de la vie de la communauté.

S'il y a eu un besoin de protection, c'est qu'il y a eu menace. L'Histoire dira comment cette petite minorité ethnique et religieuse perdue dans l'Himalaya aura su concilier modernité et respect de ses racines et de sa culture. En attendant, la web TV Ishpata TV, qui donne en Kalasha l'actualité sur la vie des vallées, a rendu compte en septembre 2021 d'une manifestation de jeunes Kalash qui bloquaient l'accès aux vallées pour demander l'accélération de l'installation de relais 4G et Wi-fi, leur permettant de travailler sur place et de communiquer avec le monde entier. Que feront-ils de ces outils ? Donneront ils tort à André Leroi-Gourhan, qui écrivait : « Il est en tout cas juste temps de laisser les hommes des civilisations condamnées par le contact avec la nôtre lancer leur ultime message avant que la marée noire des sociétés modernes n'efface leurs traces».

FEVRIER 2022 YVES LE SIDANER